

Machiavel à Bielefeld

Italie extrême et système décomposé

"Wir, unsere Hirten an der Spitze,
befanden uns immer nur einmal in der
Gesellschaft der Freiheit, am Tag ihrer
Beerdigung."
Karl Marx

Les chiffres pour l'Italie sont affolants et son record européen, somme toute, assez morbide : en 1990, en moyenne, 3 personnes par jour sont mortes d'overdose, 7 personnes tous les deux jours ont été trucidées à l'occasion de règlements de comptes de la mafia. Soit un total de 2400 occis pour une population approximative de 57,3 millions d'individus. Du côté des indicateurs économiques (chômage, pouvoir d'achat, inflation, dette publique, balance des paiements, etc.) inutile de préciser qu'ils obscurcissent le quotidien concret de la majorité des Italiens alors qu'ils constituent un rêve doré pour une caste de nantis "au dessus de tout soupçon". Ici, plus qu'ailleurs en Europe, les crises économiques, politiques, institutionnelles, ... ont transformé le nécessaire de la plupart en surplus de quelques-uns. Quant à la démocratie, elle semble être devenue une utopie étymologique, c'est-à-dire un concept utopos, sans lieu, ni réalité.

Deux auteurs inattendus, distants et inclassables, à la fois sociologues, philosophes, politologues et historiens, Machiavel et Luhmann, vont nous aider dans ce parcours sinueux à y voir un peu plus clair, si tant est que cela se puisse ...

* *

*

Que l'Italie contemporaine constate la coagulation de multiples comportements récréatifs autour d'un calcio dominical souverain n'est pas uniquement imputable à la prédominance de cette sphère particulière sur le marché des activités extra-professionnelles de "divertissement-distraktion-détente". Loin s'en faut. Marco Martiniello l'a très clairement mis en exergue dans sa brillante contribution à ce dossier : le calcio, depuis déjà de nombreuses années, en arrive progressivement à se constituer en lieu privilégié tant de convergence que d'extériorisation d'interactions sociales dont les origines transcendent son terrain classique d'expression sportive, à savoir le stade et la presse spécialisée. Rien de surprenant alors à ce que la

terminologie technique du calcio ait investi le discours quotidien des italiens : verticalisation, renversement de géométrie, hors jeu, penalty, ... sont maintenant des vocables courants dans les domaines les plus disparates. Economie, politique, art, culture, etc., tous ces langages spécifiques font grand usage de métaphores "footballistiques".

Davantage symptomatique se révèle en revanche l'émergence d'un nouvel élément sur l'horizon de la société italienne : la jeune mais déjà obsessionnelle insistance sur l'analogie entre, d'une part, la liquéfaction de l'Etat, de ses institutions, son administration, ses services et, d'autre part, la potentielle descente en seconde division. L'Italie, entend-on toujours plus, vieux dinosaure fatigué, serait sur le point de descendre dans la division inférieure, in serie B. Comme si la martelante récurrence de cette étrange comparaison (où le calcio, promu étalon, mesure le degré d'efficacité d'un Etat désormais second par rapport au sport qui le juge) faisait enfin naître la conscience de la gravité de la crise actuelle. Crise généralisée dont il serait bien naïf de sous-estimer l'ampleur : prolifération criminelle, discrédit de la justice, incapacité et refus délibéré de gestion démocratique de la chose publique, corruption éhontée, étouffement de la raison critique, et chi più ne ha più ne metta.

Faut-il vraiment s'en étonner ?

Dans un pays qui voit depuis 1947-1948 un même parti politique (entouré d'acolytes anciens et récents) détenir sans interruption les postes de commande, le dysfonctionnement des institutions, jamais corrigées dans leur substance, apparaît à la fois comme un cas d'école de la dégénérescence endogène de l'Etat et comme un exemple hyperbolique d'extrémisation de mécanismes pervers de gouvernement. L'Italie n'a, en effet, jamais connu après la seconde guerre mondiale les réajustements conjoncturels, ni les tentatives de transformation structurelle consécutifs à toute alternance politique du pouvoir dès lors que celui-ci a été laissé libre de suivre la tendance qui le caractérise une fois marginalisée les oppositions internes. Aussi, en dépit des indéniables effervescences que recèle la société civile italienne, en dépit du riche potentiel de ressources mobilisables dont elle dispose, l'Italie s'enfonce, privée volontairement par ses élites dirigeantes d'algorithmes de contrôle, de confrontation et de correction. Il en découle un véritable délire pratique du système qui, parce qu'il a évacué toute considération morale ou éthique des procédures de prise de décision pour ne maintenir que le calcul utilitariste à court terme, et parce qu'il s'est morcelé en autant de régions autonomes et cloisonnées qu'il contient de composantes discrètes, constitue une confirmation surprenante à la fois des analyses de Machiavel et des conceptions de Luhmann.

Machiavel (1469-1527) soulève, pour la première fois, avec force et lucidité, le problème théorique de la délimitation et de la caractérisation de la catégorie du politique comme champ autonome d'action et de pensée (1). En cette période faste de la Florence des marchands, naît et se développe un type de lecture de la fonction de commandement propre à suspendre le jugement moral par sa volonté épistémologique de dégager tant la spécificité des comportements des acteurs politiques directement impliqués dans le gouvernement, que le lien endogène entre action politique et motivation au sein de la sphère du pouvoir politique. Machiavel, en d'autres termes, nonobstant l'attention qu'il porte aux suggestions caractéristiques de son époque (économie, commerce, finance, etc.) cherche avant tout à déterminer ou, du moins, à circonscrire les lois propres de fonctionnement réel (et non imaginaire ou idéal) de la politique. Ainsi, partant de ce double objectif théorique (démontrer l'autonomie du politique et rendre compte des normes intrinsèques d'effectuation du procès décisionnel), l'auteur du Prince parvient à concevoir le politique comme une *causa prima* et une *causa sui*, auto-reproductrice et capable de conditionner les autres domaines de l'activité humaine. Simultanément, il avance l'hypothèse d'une profonde fracture entre société civile et gouvernement, entre Citoyens et Prince. En somme, Machiavel non seulement sécularise le politique, mais il le fonde réflexivement sur la nécessité immanente d'une ontologie régionale des dispositifs dynamiques de commandement qui abolit dans sa démonstration - "contre" Erasme - toute référence aux critères théologiques, moraux ou juridiques, pour ne conserver que le pur antagonisme des puissances.

Sous cette lumière machiavelienne, l'image de l'Italie contemporaine n'en apparaît que plus nette : le Palazzo, drapé des oripeaux sacrés d'une légitimité symbolique trompeuse, reproduit en cercle fermé sa logique de pouvoir, conditionnant ces axes transversaux de la société civile qui en dépendent le plus (fiscalité, services publiques, culture, ...). Nulle morale collective, nulle éthique de solidarité sociale ne le guide, juste le principe utilitariste de la tutelle bienveillante de ses intérêts propres de corporation clientélaire. L'auto-définition du pouvoir politique italien n'a jamais impliqué dans l'après-guerre une opération endogène de transformation améliorante du système. Au contraire, depuis 45 ans, elle s'est érigée sur la simple répétition de son repli institutionnel sur le plan raidi de prérogatives quasi-régaliennes que l'Etat s'est arrogées aux dépens du citoyen.

Niklas Luhmann (1927), pour sa part, professeur de sociologie à l'université de Bielefeld, propose une théorie qui, le cas échéant, peut utilement compléter les résultats de Machiavel (2). Au-delà du confluent de l'approche systémique et de la sociologie de Talcott Parsons, Luhmann forge une version très personnelle de théorie des systèmes autoreférents et autopoïétiques qui entend cueillir le moment évolutif de la

société contemporaine. Selon l'auteur, le dispositif social "progresse" (3) vers des niveaux supérieurs de complexité globale au fur et à mesure qu'il metabolise, en les simplifiant, les éléments qu'il tire de son environnement. Parmi ces éléments, pour ainsi dire externes ou seconds, une signification et une importance particulières revêt la présence de l'homme : réduit au rang de figurant, il ne détient plus (comme c'est encore le cas chez Habermas) le rôle d'acteur de son devenir collectif. Ainsi, la société luhmannienne, entendue comme système déshumanisé, constitue-t-elle le sujet unique de sa propre mutation historique. Telle que Luhmann la décrit, opposée au discours philosophique de la modernité, la société se présente non comme agregat anthropologique organisé, non comme ensemble ordonné d'hommes agissants mais, au contraire, sous les traits d'un système de systèmes qui tend à évoluer vers une complexité accrue. Toutefois, pour éviter le chaos d'une hypercomplexification, le système répond en mettant en oeuvre des procédures endogènes de différenciation interne visant à engendrer des sous-systèmes relativement autonomes. Ceux-ci, confrontés à leur environnement et soumis eux aussi au double mécanisme de complexification globale et de simplification particulière, atteignent chacun un degré de spécialisation fonctionnelle fort élevé. A ce stade de la nouvelle configuration, ils sont en mesure d'auto-produire, indépendamment les uns des autres, leurs propres normes de régulation et leurs propres acteurs systémiques à l'intérieur d'une vaste mosaïque de communication interne (4).

Partant, la société en tant que système de systèmes résume, sur un plan unifiant toujours plus labile, un principe moteur d'adaptation environnementale qui procède par complexification-diversification et qui définit une large autonomie fonctionnelle des différentes composantes sous-systémiques.

Dés lors que l'on sait en outre que Luhmann cite comme exemple de sous-systèmes la religion, l'art, l'économie, le politique, on peut se demander si la théorie qu'il a formulée ne trouve son plus pertinent terrain d'application dans le tissu des événements qui adviennent en Italie depuis bientôt 20 ans. En effet, davantage que dans l'Allemagne que Luhmann a sous les yeux, s'imposent en Italie un fonctionnement outrancièrement indépendant et une autonomisation arrogante des diverses institutions, non seulement les unes par rapport aux autres mais aussi - et surtout - vis-à-vis de la société civile qui a bien du mal à en suivre l'évolution, à en comprendre les langages et à en contrôler les orientations. Obligée le plus souvent d'en subir les effets (lorsque les pôles institutionnels se multiplient à l'infini, quand le nombre des centres de décision s'accroît à mesure ou lorsque les innombrables régions du pouvoir clament leur affranchissement absolu) la société civile - médusée et impuissante - ne peut que prendre acte de la destruction et du morcellement de ses territoires sociaux, de la délétère réorganisation systémique qui l'affecte et d'une

redistribution des pouvoirs qui, faisant fi de tout idéal démocratique, distancie le Palazzo des citoyens sur base de nouvelles collusions aptes à rendre dangereusement autarciques les sous-systèmes résultants, dont la sclérose ne fait - ahimé - sans doute que commencer.

L'Italie, donc, lanterne rouge de l'Europe ? Non point, mais probablement première expression du déclin de son empire illusoire.

Salvino A. SALVAGGIO
Visiting Assistant - Sociologie
Università degli Studi di Perugia

1 La formulation des analyses et des conclusions de Machiavel reflète toutefois logiquement la présence d'un épistémè de matrice proto-utilitariste reproposée en clef politico-sociale.

2 Cette complémentarité des deux outils théoriques envisagés, valable pour le cas italien, ne doit pas pour autant en masquer les profondes divergences de fond.

3 Il ne s'agit en réalité nullement d'un progrès au sens moderne du terme, mais d'un simple renouvellement.

4 Ce type de communication, hautement spécialisée et spécifique à chaque sous-système, demeure pour cela même assez peu propice à être utilisée, voire comprise, par d'autres sous-systèmes.